

Camille Kouchner, *La familia grande*, Seuil, 2020, 205 p. (18 €)

Quelle violence que ce silence blanc, cette voix blanche entre les pages du livre ! Contrairement aux mémoires terrifiées de la furie Gilles de Rais (récemment revisitée par Claude Gauvard dans *Les grandes affaires criminelles*, ouvrage dirigé par Jean-Marc Berlière chez Perrin), ou du déchaînement sans bornes des *Cent-vingt Journées de Sodome* pasoliniennes, auxquelles peut faire penser le cercle des « Sanaryens » en vacances épinglé par Camille Kouchner, tout dans le scandale interminable de sa *Familia grande* se déroule justement sans scandale, à bas bruit, dans un huis clos aussi étouffant que l'existence des notables impliqués était exubérante, prodigieuse. Un silence meurtrier, si l'on pense aux nombreux morts qui parsèment l'histoire des jumeaux Camille et Victor (et de leur frère aîné Colin) entre Paris et Sanary. La protestation d'une autre personne invitée à ces vacances, une seule, est « vilipendée » comme pure « vulgarité » (p. 106) : *Ça n'a rien à faire ici, il n'y a rien à voir ;* ou encore « La baise, c'est notre liberté » (*ibidem*). Certes. Mais devant des enfants ? (ses propres enfants) ? – Déjà bien avant les premières avances, puis agressions de l'Ogre de service (on ne les a apprises qu'à la p. 105), il flotte sur le petit Eden privé de Sanary, cette Plaine du Roi, un lourd remugle incestueux. Le livre nous le fait sentir efficacement, avant d'évoquer les chantages (la Plainte du Roi), par petites touches et brusques accélérations, dont le rythme narratif coupe le souffle. Par exemple :

À la piscine, mon beau-père rit et va se baigner. Comme en un rituel, il retire d'abord son porte-briquet, enlève son maillot. Puis, nu, il cherche un paréo. Je l'entends encore me prévenir : « C'est avec les petites carottes qu'on fait les meilleurs ragoûts, ma fille ! » (p. 63)

– d'où peut-être l'insistance à vouloir mesurer la « carotte » de son beau-fils, en vérifier la bonne croissance nocturne (p. 158) ? Apprécions la portée de ce mielleux « ma fille » sur une adolescente qui, en mal de père trop souvent absent, adorait son viril beau-père... La vraie perversion est moins dans les caprices des adultes – après tout, quand on a la chance d'un domaine privé loin des regards du populo, on s'amuse comme on peut – que dans la volonté constante, affichée, sûre de son bon droit, de corrompre ses propres enfants et ceux des amis socialement proches, de saccager avec cette affectueuse autorité toute innocence (si le mot ne prête pas à rire), de bafouer gentiment, intellectuellement, psychologiquement leur sens de la pudeur. De les entraîner, « consentants » si possible, dans le monde privilégié et mortifère de la forteresse familiale élargie, puis obsidionale, loin du « vulgaire » commun, cette « familia grande » précisément, cette *cosca* (le capitule de l'artichaut, en italien de Sicile) refermée comme un poing, liée par un pacte social et mafieux irrécusable. Oui, comme l'a déclaré publiquement enfin le père de l'autrice, celle-ci, pour oser le rompre, a été réellement « courageuse ».

Il s'agit donc, au delà du témoignage précieux à divers égards (et ayant permis de délier d'autres langues), d'un livre construit comme un roman vrai, mais un roman engagé. La déflagration qu'il a entraînée ébranle quelques fondements occultes du pouvoir, le *palazzo* de Pasolini, encore, en ses réseaux, états, canalisations, égouts, complicités souterraines. Une mafia qui ne dit pas son nom, plus fine et policée que la grossière *Cosa Nostra* bien sûr, digne d'un pays évolué héritier des Lumières, quand « la gauche révolutionnaire le cède à la gauche caviar » (p. 111), voire pire encore... Le poison subtil a fusé et s'est répandu dans les veines et capillaires des *résociaux*, les moindres portails du Net : à portée de tous désormais, y compris des plus jeunes. Suffit d'allumer un ordinateur : « M'en bats le clito – Elle en montre trop et affole ses fans – Non mais nique ta mere – Vue imprenable sur son fessier – Elles laisse leur culotte au placard – Décupler notre plaisir en solo – Plus de plaisir avec des rapports bucco-génitaux – Comment réussir son plan à trois », etc. (*sic*, janvier 2021). On

vous passe les images... Pourquoi s'offusquer ? La libération des années 1970 bégaie. Et l'on n'a pas convoqué évidemment des sites spécialisés. Alors, bon, « l'inceste, il ne faut pas. Mais crier avec la meute, certainement pas ! » (p. 172) : les « Sanaryens » étaient-ils juste en avance ? La conviction de l'une des principales intéressées est sidérante : « Mon mari n'a rien fait. C'est ton frère [*la victime adolescente*] qui m'a trompée. » (p. 189). Ancré dans son bon droit, le clan des seigneurs persiste dans le silence, récuse tout jugement moral, échappe à la réprobation en diffusant l'image ou le fantôme de sa « liberté » dans l'illusion d'un spectacle divertissant, devenu universellement accessible.

Le patriarche Noé écrasé de vin et de fatigue dormait à moitié nu, jambes écartées, sexe à l'air. Pour l'avoir regardé, l'un de ses fils fut banni avec ses descendants (malédiction de Kena'ân), alors que son frère Shém, qui l'avait pudiquement recouvert, se voyait béni dans les siècles (de sa branche sont issus Abrâm, Is'hac et la suite). On pense aussi aux grands sodomites du septième cercle de l'*Enfer* dantien qui, remarquons-le, se tiennent serrés entre eux, solidaires, faisant « une roue d'eux-mêmes » (chant XVI). De telles images sont absentes du livre de Camille Kouchner, obstiné dans son parti pris de rapport objectif, mais (dès le constat du désastre advenu) comme empêché, empêtré dans une difficulté d'expression que ne parviennent pas à pallier la concision, l'anacoluthie, l'asyndète, ou au contraire la reprise de la métaphore d'un serpent (puis hydre démultipliée) de la culpabilité, ni l'anaphore presque naïve d'un bonheur recherché (« J'avais 25 ans et... », p. 129). Si résilience il doit y avoir, elle est longue... jusqu'à la prescription en effet, et au delà si possible :

Il entrait dans ma chambre, et par sa tendresse et notre intimité, par la confiance que j'avais pour lui, tout doucement, sans violence, en moi, enracinait le silence. (p. 107).

Pas facile, durant des années de culpabilité rentrée, sous la menace parfois de l'Ogre, de laisser s'élaborer puis de dire ce silence. La maladresse littéraire est alors gage de crédibilité, et n'enlève rien à l'efficace de ce qui est et restera un vrai livre. Un cri de révolte de l'enfance piétinée, le tombeau de la pudeur meurtrie, ridiculisée : « Alors, toujours pas de petit mec à se mettre sous la dent, mon Camillou ? » (p. 123). L'effort pour dépasser le rance *Soyons résolument modernes !* d'une génération de faux rebelles (et réels profiteurs), jusqu'à ce que la victime principale, le jumeau Victor, parvienne à regarder en face son histoire, trouve la force de la dénoncer publiquement (ce qui, en effet, a eu lieu à présent) : « Dis-lui que l'inceste n'est pas une liberté » (p. 162). On trahit toujours sa famille, grande ou petite, en devenant adulte. Sans aigreur ni volonté de vengeance, car l'attachement filial demeure intact tout au fond – contrairement à d'autres exemples portés chaque jour désormais sur la place publique – viscéral, déchirant amour. « *Pervertie, mais pas perverse, maman* » (p. 203, en italiques). Oui, l'écriture de ce libelle sonne comme une libération ; pour nombre de lecteurs, un soulagement :

Jusqu'à ce que la petite fille alerte et amusée que j'étais se libère de sa mère, et tente d'empoisonner l'hydre en achevant ce livre. (p. 204, explicite)

– en un retour final au présent de l'énonciation, bien dans la tradition romanesque récente et contemporaine. Au delà du témoignage puissant, répétons-le, nous sommes en présence d'un livre qui mérite d'être lu pour lui-même.

Jean-Charles Vegliante

Camille Kouchner (Paris, 1975), juriste, deux enfants, est maître de conférences en droit privé. Spécialiste des droits des malades. Elle signe avec *La familia grande* son premier livre.